

Lessout ; transporté de rage, il le perce de sa lance. Radjah Moudda à demi mort, se traîne son cris à la main vers Raddin Siban, et le lui plonge dans le côté en lui criant : « Meurs, misérable. » Raddin Siban, sans proférer une parole, met la main sur sa blessure, fait quelques pas, et va expirer devant la porte de la maison d'où il était sorti. Radjah Moudda a survécu à ses blessures ; mais il est resté défiguré, comme un exemple vivant des affreux effets de ces querelles de famille. »

La loi qui rend solidairement responsables les membres d'une famille des dettes de chacun, forme entre eux une union étroite ; les plus âgés veillent soigneusement sur la conduite de ceux dont l'imprudence pourrait compromettre leurs intérêts.

Un débiteur insolvable, ou ses enfans à son décès, deviennent menghizings, ou des espèces d'esclaves du créancier qui les nourrit et les habille, et garde pour lui le produit de leur travail. Le menghizing peut se racheter.

Le créancier habitant un territoire différent de celui de son débiteur qui refuse de le payer, a la ressource de se saisir de ses enfans. La fille d'un dopéti redjang fut ainsi enlevée par des gens de Léboun. Ne recevant aucune nouvelles de son père, elle lui envoya ses cheveux et des rognures de ses ongles pour lui faire entendre par-là qu'elle

était décidée à se donner la mort s'il ne la délivrait pas.

A l'exception des Malais, peu de Sumatranais ont des esclaves achetés à prix d'argent. Des hommes imprudens sont quelquefois enlevés par des misérables qui vont les vendre au-delà des montagnes ; lorsqu'ils peuvent recouvrer leur liberté, ils poursuivent leurs ravisseurs, et en obtiennent des dédommagemens. Dans le territoire d'Allas, si un habitant a été vendu, il ne peut à son tour être traité d'égal à égal par ses concitoyens, à moins qu'il ne paie au chef un certaine somme pour son affranchissement. Cet usage a sa source dans l'idée de ce peuple, que l'esclavage fait contracter une souillure, et dans l'avidité des chefs.

La vie de l'homme est plus courte à Sumatra que dans beaucoup d'autres pays. Il est rare de voir un natif de cette île atteindre cinquante ans. On regarde l'âge de soixante ans comme une vieillesse extrême. Les femmes sont passées à trente ans, et décrépites à quarante.

Il existe un usage singulier notamment dans le territoire de Passoumah. Le père est distingué par le nom de son premier fils, et perd alors le sien, ainsi on dit Pa-Ladin (père de Ladin). Les femmes ne changent jamais de noms, quelquefois on les désigne par le nom de l'aîné de leurs enfans ; mais c'est par politesse. On ajoute toujours la particule

si au nom des personnes (si Batang, si Tolong). Les Sumatranais, par étiquette, s'abstiennent de prononcer leur propre nom; si on le leur demande, ils prient quelqu'un à côté d'eux de le dire.

De même que les Chinois, les Redjangs aiment beaucoup les nids de l'hirondelle salangane, qu'ils nomment layang bouhi; ils les recueillent dans des cavernes, fréquentes surtout dans le sud de l'île, le long de la côte. A quatre milles de l'embouchure du Kroui, on voit une très-grande caverne de ce genre.

Les Redjangs, comme tous les Sumatranais, sont très-adonnés au jeu; le ladou, jeu de dés, paraît avoir été introduit chez eux par les Portugais. Le jeu des échecs, préféré par les gens appartenant aux classes supérieures, est fort ancien chez eux. Le djoudi consiste à prendre une poignée de petites coquilles et à deviner ce qui reste, au-delà d'un nombre donné. Ils aiment par-dessus tout les combats de coqs, et dressent aussi des cailles pour les faire combattre de la même manière.

Lorsque le ramadan finit, les Redjangs exécutent des danses guerrières. Ils se plaisent aussi, de même que les Phéaciens d'Homère, à lancer en l'air et à se renvoyer les uns aux autres une balle élastique formée de brins de rotin. Ils sont

très-habiles à ce jeu, renvoyant aussi facilement la balle avec le pied qu'avec la main.

Les Sumatranais, et particulièrement les Malais, aiment passionnément, de même que la plupart des peuples orientaux, à fumer l'opium. Le pavot, qui produit ce narcotique, ne croissant pas dans leur île, on l'apporte du Bengale dans des caisses, pesant chacune cent quarante livres d'Angleterre. Il se consomme chaque année cent cinquante de ces caisses sur la côte occidentale de Sumatra. Chacune y est achetée ordinairement 300 piastres, puis vendue le double en détail. Dans les temps où l'opium est rare, la caisse d'opium vaut son poids d'argent; M. Marsden a vu payer une seule caisse plus de 3000 piastres. Les Sumatranais font aussi usage du tabac, et, comme tous les habitans de l'Asie équinoxiale, mâchent du betel.

Les Redjangs accompagnent de grandes lamentations les derniers devoirs qu'ils rendent aux morts. Le corps n'est point mis dans un cercueil, on le frotte de chaux, on l'enveloppe d'un linceul, puis on le dépose dans une cavité creusée sur le côté de la fosse, on jette dessus des fleurs, et on ferme ce trou avec des planches. La fosse ayant été remplie de terre, on place tout à l'entour de petites banderolles, et l'on plante au-dessus des houmbang kamboya, petits arbustes à

fleurs blanches , et dans quelques endroits de la marjolaine à coquille. Le troisième et le quatrième jour les parens du défunt viennent gémir sur sa tombe ; et à la fin du douzième mois , ils placent à la tête et aux pieds de longues pierres elliptiques : comme elles sont rares dans certains cantons , elles s'y paient un prix considérable. A cette occasion ils tuent un buffle , le mangent et laissent sa tête sur la fosse comme une marque de l'honneur qu'ils ont rendu au défunt en célébrant sa mémoire par un repas.

« Si par religion , dit M. Marsden , on entend un culte public ou particulier , des prières , des processions , des réunions , des offrandes , des images et des prêtres pour diriger les cérémonies , je puis affirmer que les Redjans n'ont pas de religion. Ils ne peuvent pas même être appelés païens , puisqu'ils n'adorent pas d'idoles. Ils ont cependant une notion confuse de certains êtres surnaturels. Ce sont les orangalous , c'est-à-dire hommes subtils ou impénétrables , qui ont la faculté de se rendre visibles ou invisibles à volonté , et le pouvoir de leur faire du bien ou du mal. Ils les implorent lorsqu'ils éprouvent ou redoutent une infortune. Quand ils veulent les désigner , ils les désignent par les noms de malaykat et de djir qui sont les anges et les mauvais esprits des Arabes.

Les habitans du Redjang et du Passoumah désignent par le nom de diva tous les êtres supérieurs et invisibles ; ils reconnaissent que ce mot leur vient de Java. Les Battas se servent du mot daïvattah ; les Chingulais de Ceylan disent devidjou , les Telingas de l'Hindoustan daïvoundou , les Biadjous de Borneo , divattah , les Papous de la Nouvelle-Guinée , vat , et les Pampongos des Philippines , divata. Tous ces noms ont une affinité peut-être accidentelle , mais évidente avec les mots deus et deitas des Romains.

Les Sumatranais ont un respect infini pour les tombeaux et la mémoire de leurs ancêtres ; ils ne s'éloignent qu'à regret des cimetières de leurs villages. C'est par les mânes de leurs pères qu'ils prononcent leurs sermens les plus solennels ; c'est eux qu'ils invoquent dans leurs calamités soudaines. Ils ont une notion imparfaite de la métempycose. Il est souvent question parmi le peuple d'hommes changés en tigres ou autres animaux. C'est ce qui les engage à ne tuer ou blesser les tigres que lorsqu'ils sont obligés de se défendre de leurs attaques , ou qu'ils veulent venger la mort d'un parent ou d'un ami. Ils ne parlent de ces animaux qu'avec un respect mêlé de crainte ; ils les considèrent comme animés de l'esprit de leurs ancêtres. Ils racontent que dans un canton de leurs montagnes les tigres ont une cour , une

forme régulière de gouvernement et des villes dont les maisons sont couvertes de cheveux de femmes qu'ils ont dévorés. Les crocodiles sont regardés avec la même terreur religieuse.

Les insulaires ont beaucoup d'autres idées superstitieuses. Ils considèrent les vieux arbres comme la demeure, ou plutôt comme la forme matérielle des esprits des bois. Ils révèrent certaines pierres. Ils sont persuadés qu'il existe des hommes sacrés, impassibles, invulnérables, qui ne sont sujets à aucun accident; ils étendent quelquefois cette faculté aux choses inanimées, tels que les navires, les bateaux.

Le pays des Lampons occupe toute la partie méridionale de Sumatra, tant à l'est qu'à l'ouest; ses côtes sont principalement habitées par des Javanais. Il a plusieurs ports sur le détroit de la Sonde. Le Toulang-Bavang qui arrose cette contrée, prend sa source dans un grand lac entre deux chaînes de montagnes.

La région montagneuse et centrale est la plus peuplée, les Campons y sont indépendans, et en partie à l'abri des incursions de leurs voisins, les Javanais. Il est probable que la côte du sud-ouest n'a été peuplée que depuis un petit nombre

de siècles, elle est dangereuse, sans abri, et peu visitée par les étrangers. De tous les Sumatranais, ce sont ceux qui ressemblent le plus aux Chinois, surtout par la rondeur du visage et la forme des yeux; ce sont aussi les plus blancs et les mieux faits, et parmi lesquels on trouve les femmes les plus grandes et les plus belles.

La langue des Lampons diffère considérablement de celle des Redjangs; ces deux peuples emploient pour écrire des caractères qui ne se ressemblent pas.

Le gouvernement des Lampons se rapproche plus que celui des Redjangs de la forme féodale; chez ces derniers il est presque patriarcal.

Les mœurs des Lampons sont plus libres que celles des autres Sumatranais, elles sont même licencieuses. Les jeunes gens des deux sexes communiquent entre eux avec une liberté entière; les résultats des intrigues amoureuses n'y entraînent pas, comme dans d'autres territoires de l'île, de sévères punitions. On tâche de marier les amans imprudens. Non-seulement les jeunes gens parlent comme ailleurs aux jeunes filles dans les assemblées publiques; des réunions ont lieu aussi toutes les fois que l'occasion s'en présente. On voit les jeunes gens galamment appuyés sur les genoux de leurs belles, les regarder amoureusement et leur dire des douceurs, tandis que les jeunes filles leur arrangent les cheveux ou les parfument. Au him-

bang les femmes font souvent en public leur toilette de bal ; tandis qu'elles passent leur robe de danse par-dessus leur tête, elles laissent tomber fort adroitement celle de dessous, et ont assez de coquetterie pour laisser voir leurs charmes comme par hasard. Avant de danser ou se parfumer, et on se peint la figure de la manière la plus bizarre. Dans chaque village un jeune homme est chargé des fonctions de maître de cérémonie du bal ; il règle tout, excepté ce qui concerne le festin : cette partie de la fête est ordonnée par un vieillard.

Les Lampongs sont très-hospitaliers ; ils mettent plus de pompe et de cérémonie que les autres insulaires à recevoir les étrangers, et les traitent avec une sorte de profusion. Ils couvrent les talams, ou bassins qui servent de tables, de belles serviettes cramoisies qu'ils fabriquent pour cet usage. Ils ont des plats d'une espèce de porcelaine ou de faïence, très-lourds et très-chers. Quand il s'en casse un, la famille considère cet accident comme une grande perte.

L'islamisme a fait de grands progrès parmi les Lampongs. La plupart de leurs villages ont des mosquées ; néanmoins on retrouve parmi eux des traces très-fortes de leurs anciennes superstitions.

Sumatra est environné de plusieurs petites îles. La plus méridionale, à l'ouest, est Engano, encore peu connue. Les indigènes paraissent plus grands et plus blancs que les Malais ; ils vont tout nus, mettant seulement sur leurs épaules une large feuille de palmier pour se garantir de l'ardeur du soleil. Ils percent le lobe de leurs oreilles de trous énormes dans lesquels ils mettent des ornemens en écailles de coco. Leur langage n'est point compris par les Sumatranais de la côte voisine. Leurs pirogues qui contiennent une demi-douzaine d'hommes, sont pointues aux deux bouts, et bien faites. Leurs maisons de forme ronde sont isolées dans des enclos cultivés. Cette île entourée de récifs de corail n'a pas de ports ; on peut mouiller près de son extrémité méridionale, où quatre îlots forment une petite baie.

Les îles Pogghy ou Nassau, situées plus au nord, forment un groupe intéressant ; les deux principales sont séparées par le détroit de Si-Kakap. Le sagoutier est commun dans ces îles et fournit la plus grande partie de la subsistance des habitans ; on y trouve des cochons, des daims, des singes et des volailles ; la mer est très-poissonneuse. L'aspect du pays est sauvage et pittoresque ; les montagnes sont couvertes jusqu'au sommet de belles forêts. Le cocotier et le bambou abondent dans les terrains bas. Les insulaires dont le

nombre n'excède pas 1,400, sont divisés en petites tribus qui habitent des villages placés chacun sur bord d'un ruisseau; ils ont pour armes des arcs et des flèches. Leurs pirogues de guerre sont longues de soixante-cinq pieds, larges de cinq et profondes de trois pieds huit pouces. L'esclavage est inconnu parmi eux; ils se tatouent; le fils d'un de leurs radjahs qui vint à Sumatra en 1783, distinguait les planètes des étoiles, et donnait un nom à plusieurs constellations. Il racontait que dans son pays les radjahs seuls priaient et offraient en sacrifice des porcs et de la volaille; ils s'adressent d'abord au pouvoir qui est au-dessus des cieux, ensuite aux divinités de la lune qui sont mâles et femelles, et enfin au malin esprit dont la résidence est sous la terre et qui cause ses tremblemens.

Porah, un peu au nord des Pogghi, est bien boisée et habitée par des hommes de même race. Si-Birou plus grande que Porah est remarquable par un volcan. Les insulaires reconnaissent pour leurs ancêtres les Mantavey dont les habitans des Pogghi et de Porah se disent aussi descendus; ce qui n'empêche pas qu'ils ne soient presque continuellement en guerre. Si-Birou de même que les autres îles est couverte de bois.

Poulo-Nias est moins grande que plusieurs des îles précédentes. Les insulaires cultivent le riz;

ils sont sobres et laborieux. Les Hollandais les employant volontiers comme esclaves domestiques, à cause de leur fidélité, on les redoute aussi parce qu'ils sont mornes, vindicatifs, entêtés et sanguinaires; le suicide est fréquent parmi eux. L'île est divisée en cinquante petits territoires, commandés par des radjahs qui sont perpétuellement en guerre pour faire des prisonniers que l'on vend. Il s'en expédie annuellement plus de huit cents à Sumatra. Les femmes sont très-recherchées à Batavia. Les habitans de Poulo-Nias envoient aussi à Sumatra du riz, des volailles, des porcs et d'autres denrées. Leur langage se rapproche de l'idiome des Battas et des Lampongs.

Poulo-Nako-Nako, Poulo-Babi et Poulo-Baniak sont de petites îles, situées au nord de Poulo-Nias, et habitées par des Marouvis; ce peuple est mahométan. Poulo-Nako-Nako commerce en huile de coco, et Poulo-Babi en buffles. Les îles Baniavi près de l'embouchure du Singkel, donnent d'excellens nids d'hirondelles.

On remarque plusieurs îles à l'est de Sumatra.

Banca en est séparée par un détroit de même nom, dont la longueur est de trente-quatre lieues. L'île dans sa plus grande longueur du nord-ouest, a quarante-deux lieues sur douze de large, elle est célèbre par ses riches mines

d'étain que l'incendie d'une maison fit découvrir en 1710. On dit qu'elles ont produit jusqu'à 20,000 quintaux de métal par an. Elles sont situées sur sept points différens; des Chinois dirigent les travaux de l'exploitation. L'île dépendait autrefois du sultan de Palembang; aujourd'hui elle ne lui est plus soumise que de nom; les Hollandais en sont maîtres. La plus grande partie de l'étain de Banca est transportée en Chine, où il est employé dans les temples; les Chinois le préfèrent à l'étain d'Angleterre parce qu'il est plus malléable. Les Français le désignent par le nom de kalin. La côte nord de Banca est bordée de récifs.

Le détroit entre Banca et Sumatra offre des deux côtés des terres basses et couvertes de bois; la profondeur de l'eau varie beaucoup; dans quelques endroits elle n'est que de douze et même de sept brasses; il s'y trouve des rochers de corail que la mer recouvre. De petites îles sont situées à l'entrée orientale du détroit, et d'autres à peu de distance au sud de Banca.

Billiton à l'est de Banca est peu connue; c'est par le détroit entre Banca et Billiton, partagé en détroits de Gaspard et de Cléments, d'après des îles qui s'y trouvent, que passent les vaisseaux qui font la navigation de la Chine. Le canal de Carimata entre Billiton et Borneo, est moins fréquenté.

Au nord de Banca, Poulo-Lingen, sous l'équateur, se fait remarquer par une montagne qui s'élève de sa partie centrale, et dont le sommet est terminé par une double pointe. Penobang est sa ville principale. Cette île est le repaire habituel des plus féroces pirates qui infestent cet archipel. Ils y font leur provision d'opium. Cette ville commerce aussi en étain, en bambous et en proivre.

Les îles voisines de la pointe nord de Sumatra dans le détroit de Malacca sont très-petites, bien boisées, et pourvues d'eau douce; elles présentent des anses sablonneuses fréquentées par les tortues. A l'entrée orientale de ce détroit, s'élève Piedra Blanca, rocher noté comme marquant le point où commence la mer de Chine. Le détroit de Durian est formé par deux îles de même nom, et entre lesquelles et Sumatra s'étend un canal très-étroit. Batang ou Galam et Bintang sont des îles formant le côté sud du détroit de Sincapour: elles sont séparées par un canal long d'environ huit lieues et large de trois; toutes deux sont entourées d'îlots et d'écueils. Bintang a sur sa côte sud-ouest un port très-fréquenté par les navires malais et chinois.